



## Luc 24, 13-32

**L**es voyages forment la jeunesse, dit-on. A raison, sans doute. Partir de chez soi, quitter le confort du connu, laisser là ceux qu'on aime, s'élaner vers l'inconnu débouche inévitablement sur le

changement. Changement des habitudes, changement du regard. Il y a une forme de courage à s'en aller, un lâcher prise.

Le baptême ressemble aussi à un voyage. Son étymologie vient du grec *plonger*. Être baptisé, même si ce n'est pas ou plus entièrement dans l'eau, comme le vivent aujourd'hui Paul et Margaux dans l'église de Montpreveyres, être baptisé c'est bien comme une plongée dans l'inconnu. On ne sait pas ce qu'il y aura après ; on ignore ce que cela changera. Mais cela changera. Car si cela ne doit rien changer... autant ne pas le vivre.

Oui, partir, aller ailleurs, c'est prendre le risque d'être transformé ; c'est être transformé. Ce peut être un choix, une décision personnelle, un appel. Ce peut aussi être une contrainte, une obligation, une fuite.

L'injonction du Christ – rappelée lors du baptême de Paul et Margaux : « Allez auprès des gens de tous les peuples et faites d'eux mes disciples ; baptisez-les au nom du Père, du Fils et de l'Esprit saint » a évidemment mis en marche les premiers apôtres. Leur voyage était un chemin de mission et la foi nouvelle s'est ainsi répandue dans le monde méditerranéen. Nos théologies auront retenu ce mouvement missionnaire comme étant responsable de cette diffusion, somme toute rapide, de la foi chrétienne. Cependant, un autre type de mouvements migratoires, moins volontaire, est aussi responsable de la propagation de la foi en Christ. Il s'agit des persécutions des chrétiens, comme celles qu'ils ont subies à Jérusalem et qui les a fait fuir en Samarie, par exemple. Il en résulta une conversion à la foi chrétienne dans cette région. La répression contre ces nouveaux croyants a provoqué une migration de ceux-ci pour trouver refuge en des lieux plus hospitaliers et cela a donné naissance à une vaste diaspora chrétienne. Autrement dit, ce mouvement de réfugiés est aussi fortement responsable de la propagation de la foi chrétienne, et ce, un peu partout à travers l'empire romain <sup>1</sup>.

Sa vie durant, Jésus a été un homme en marche. Toujours en route, se déplaçant lui-même et déplaçant les foules qui le suivaient. Déplacements géographiques bien sûr, entre Galilée, Judée, Samarie et autres régions environnantes. Mais également déplacements spirituels, relationnels. Déplacements des pensées, des compréhensions, des cœurs.

Jésus est en chemin. Jésus met en chemin. A la question « Où habites-tu ? » qui lui est posée, Jésus répond d'ailleurs « Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas un endroit où reposer sa tête. » (Mt 8,20)

Ce n'est ainsi pas un hasard si, avant même que de se montrer à ses disciples dans un lieu connu, clos et sécurisé, Jésus se montre, le soir de sa résurrection, à deux disciples qui sont en route, en chemin.

<sup>1</sup> D'après Martin Bellerose, *J'étais un étranger et vous m'avez recueilli : en marche, vers une théologie de la migration*, in *Théologiques* 25/2 (2017) p. 7-15.

Le Christ ressuscité, présent d'une nouvelle manière, ne peut l'être qu'en mouvement.

Ainsi se joint-il aux deux marcheurs qui se dirigent vers Emmaüs ; mais ces derniers ne le reconnaissent pas. Peut-être Jésus est-il sale du chemin parcouru, la poussière collant à son front transpirant de l'effort ? Peut-être n'a-t-il pas revêtu son habit usuel ? Peut-être, et plus probablement, les deux marcheurs ne s'attendaient vraiment pas à le rencontrer cet après-midi-là, à cet endroit-là, de cette manière-là. D'ailleurs, et à leur connaissance, Jésus était mort deux jours avant... Cet homme en marche est vu comme un étranger ; il ne connaît d'ailleurs même pas les événements bouleversants qui ont eu lieu à Jérusalem, il faut tout lui expliquer.

A la cure de Montpreveyres, nous accueillons presque chaque jour de la belle saison des marcheurs et de marcheuses en chemin de pèlerinage, en chemin de mémoire, en chemin de transformation. A les voir arrivés harassés, fourbus, transpirant sous le soleil ou détrempés par l'eau du ciel, impossible de savoir, de reconnaître qui ils sont, d'où ils viennent : quelle est leur nationalité ? quelle langue parlent-ils ? quelle est leur profession ? leur statut social ? Autant de questions sans réponse : ils sont tous et toutes en chemin, en recherche, en transition. En réalité, si je les vois uniquement comme *pèlerins*, je manque une grande partie de leur identité, de leur caractère, de leur particularité, de leur nom, de leur vie. C'est alors dans la rencontre, dans l'échange, dans le partage que je peux un peu mieux les connaître, chacune, chacun : ce sont Josef, Margrit, Birgit, Paul, Sandra, Magali...

Il en est ainsi de ceux et celles qu'on appelle « migrants ». Cette étiquette, si elle correspond bien à la définition qu'en font les Nations Unies (« Toute personne qui réside dans un pays étranger pendant plus d'une année, quelles que soient les causes, volontaires ou involontaires, du mouvement, et quels que soient les moyens, réguliers ou irréguliers, utilisés pour migrer »), cette étiquette donc pose le risque de généraliser la perception que l'on a de ces hommes, femmes et enfants en déplacement, en migration. Le risque est de ne les percevoir que comme masse inquiétante en mouvement, que comme statistique effarante de l'état du monde, que comme entrefilet dramatique dans les médias.

L'année dernière, en famille, nous avons hébergé pour quelques nuits Bella et Alice<sup>2</sup>, deux jeunes filles du Burundi ayant fui leur pays. Sans papiers, sans statuts, elles étaient en transition forcée entre centre de requérant et placement contraint. Nous avons – un peu – partagé, nous avons mangé ensemble, elles nous ont fait à manger (enfin depuis plusieurs mois elles pouvaient acheter et cuisiner des aliments de leur pays !), elles ont joué avec nos enfants. Je peux vous assurer que ma perception de la migration, de la « gestion » des requérants par notre pays, n'a – tout à coup – plus été une question politique ! Il s'agissait du présent et de l'avenir de Bella et Alice, et pas du « statut des réfugiés ». Qu'est-ce qui a provoqué ce changement chez moi ? Le **partage**, la reconnaissance d'une identité, d'une humanité. Elles auraient pu être mes propres filles...

Comme le **partage** du pain entre Jésus et les deux marcheurs d'Emmaüs. Quoique ayant l'air de « n'être pas d'ici », l'homme était intéressant. Ils l'ont invité à rester avec eux le soir venu. Mais ce n'est qu'au moment du partage, du partage du pain, qu'ils l'ont reconnu. Le partage a ouvert leur cœur. L'étranger a reçu un nom, une identité.

Certes, nous ne pouvons accueillir toute l'humanité en mouvement. Mais sommes invités à accueillir François, Lydia, Juvénal, Tsang, Abou, Sara..., nous sommes invités à faire notre part avec les Eglises et organisations qui s'engagent en notre nom auprès d'eux.

C'est ainsi que peut résonner en nous, et tout à fait concrètement, ce mot de Jésus : « J'étais étranger et vous m'avez accueilli chez vous » (Mt 25,35). Chaque visage qui se présente à notre porte est une part du visage du Christ. Et cela change tout, n'est-ce pas ?

Amen.

---

<sup>2</sup> Prénoms d'emprunt.